

Clauss, Martin, *Kriegsniederlagen im Mittelalter. Darstellung – Deutung – Bewältigung*

Mathieu Olivier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6601>

DOI : [10.4000/ifha.6601](https://doi.org/10.4000/ifha.6601)

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Mathieu Olivier, « Clauss, Martin, *Kriegsniederlagen im Mittelalter. Darstellung – Deutung – Bewältigung* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6601> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.6601>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Claus, Martin, *Kriegsniederlagen im Mittelalter. Darstellung – Deutung – Bewältigung*

Mathieu Olivier

- 1 L'écho des victoires médiévales a plus souvent été sous les feux de la rampe que celui des défaites ; on ne pouvait donc que se réjouir de la parution d'une épaisse monographie consacrée spécifiquement à cette problématique, dotée qui plus est d'un sous-titre riche de promesses : « représenter » (Darstellung), « interpréter » (Deutung) et « surmonter » (Bewältigung) la défaite. Disons tout de suite que la déception est à la mesure des espoirs suscités. Le traitement de ce qui était pourtant, nous semble-t-il, un bel objet historique nous fait passer par tous les stades de la perplexité, de l'incompréhension, et même de l'exaspération.
- 2 Après une entrée en matière soignée, appuyée sur une thèse paradoxale de R. Koselleck que M.C. glose de façon assez heureuse (p. 11 : « les vainqueurs font et écrivent l'histoire, les vaincus l'expliquent [mieux] »), la constitution ou plutôt la non-constitution du corpus est l'occasion d'une première désillusion : s'il affirme d'emblée ne pas vouloir attacher ses pas à l'une ou l'autre défaite en particulier, fût-elle retentissante, M.C. ne nous révèle jamais sur quels critères se fonde le choix des textes étudiés de près. Au fil de la lecture page à page de l'ouvrage, on finit par comprendre que l'auteur s'intéresse en priorité aux batailles d'un certain renom, de Fontenoy à Azincourt, avec quelques échappées belles, en amont, vers les temps mérovingiens. De la même façon, un espace de référence (Empire et royaume de France, pour l'essentiel) prend forme peu à peu, ainsi qu'un petit groupe de chroniqueurs de prédilection (de grands noms comme Grégoire de Tours ou Otton de Freising voisinent dans cet aréopage avec des chroniqueurs de moindre renommée, un Peter von Dusburg par exemple). Pourquoi ceux-ci plutôt que d'autres ? On croit deviner que l'auteur, à quelques exceptions près (Froissart), a voulu donner la préférence aux textes latins, sans que l'on saisisse bien les raisons de cette limitation. De ce fait, le statut de ce que

M.C. présente invariablement comme des « exemples » est bien malaisé à établir ; et les observations faites sur cette matière, impossible à généraliser.

- 3 Encore pouvait-on au moins espérer voir s'éclairer la fabrication discursive de quelques défaites particulières. Peine perdue, et ce pour deux raisons au moins. Après avoir comme de juste fait résonner les grandes orgues du linguistic turn, de l'inquiétude postmoderne et de son cortège d'impasses épistémologiques, M.C. mobilise un arsenal narratologique assez profus ; mais, le temps venu (enfin) d'aborder quelques textes en détail, l'attirail se révèle en l'occurrence assez peu opératoire, ou bien laisse plus ou moins subrepticement la place à un questionnement d'un néopositivisme déconcertant, comme lorsque l'on s'interroge avec l'auteur, sur plus de trois pages, s'il était réellement si fréquent que le cavalier soit mis en difficulté au plus fort de la bataille du fait de la blessure subie par son destrier (p. 97-100). À cette pénurie d'instruments d'analyse s'ajoute un défaut de contextualisation. Victime de son propre choix qui consiste, par refus du monographique, à se maintenir à distance raisonnable des auteurs et des productions abordés, M.C. en est bien souvent réduit à « redécouvrir », à propos de la conversion discursive de telle ou telle déroute militaire, ce qu'une historiographie pointue et spécialisée avait en général mis en lumière depuis quelque temps. On en voudra pour seule preuve le commentaire donné à quelques morceaux de bravoure de la *Chronica Terrae Prussiae* de Peter von Dusburg ; ou bien encore aux défaites des premiers temps de la guerre de Cent Ans (sur cette dernière matière, M.C. ignore manifestement tout des études maintenant incontournables de Jean-Marie Moeglin).
- 4 Wohin führen uns nun diese Überlegungen ? (p. 58). À dire vrai, on aimerait bien le savoir. Dès qu'elle quitte les champs de bataille particuliers et leurs chantres, l'enquête accouche in fine de conclusions qui ne sont pas proprement renversantes : les indications chiffrées données par les chroniqueurs médiévaux doivent être comprises de façon symbolique (p. 112-115) ; la volonté divine est très souvent invoquée pour expliquer les victoires comme les revers, mais souvent en lien avec des causes plus humaines et rationnelles (p. 207-208, p. 226-227). Des banalités au truisme, il n'y a plus qu'un pas que M.C. n'hésite jamais à franchir allègrement. Deux exemples, parmi vingt autres possibles du même acabit : « Ziel des Krieges ist der Sieg » (p. 42) ; « ob man zu den Siegern oder Verlierern gehört, weiß man schließlich immer erst hinterher » (p. 135). Dont acte.
- 5 Il y aurait beaucoup à dire encore, de la maîtrise du latin (p. 149 : le nominatif du génitif *dedecoris*, trouvé chez Orderic Vital, n'est pas *dedecor* mais *dedecus*), du « Quellenanhang » (p. 324-335 : en fait, la simple réimpression de quelques passages empruntés aux éditions de référence des annales carolingiennes, de Peter von Dusburg ou encore de Froissart ; éditions universellement accessibles par ailleurs), du style (ah, les questions rhétoriques !!), mais on s'en tiendra là. On referme ce gros livre avec le sentiment d'un immense gâchis. À rester dans un entre-deux indéfini entre étude approfondie d'un corpus large, qui eût permis une approche plus féconde (analyses lexicologiques, par exemple) et focalisation sur quelques récits de défaite particuliers, M.C. passe largement à côté de son sujet. Aux pages 98-99, on croise l'espace d'un instant la route de G. Duby et de son Dimanche de Bouvines ; et l'on se prend alors à appeler de ses vœux une approche plus monographique et, corrélativement, attentive à la longue durée de la mémoire, de ses inflexions et de ses résurgences. C'est peut-être à ce niveau, en l'état actuel de la recherche en tout cas, que s'appréhende au mieux la

complexité du défi auquel l'expérience amère de la défaite confronte un groupe particulier ou l'ensemble d'une société donnée. Le présent ouvrage montre en tout cas que le dépassement militant du monographique peut être une voie semée d'embûches.

6 Mathieu Olivier (lycée Dumont-d'Urville, Toulon)